

CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE CHARLES BORDES

CHARLES BORDES,
CRÉATEUR DE LA *SCHOLA CANTORUM*

Michel DAUDIN*

RÉSUMÉ

Entre le 22 septembre et le 8 novembre 2009, la célébration à Vouvray et à Tours du centenaire de la mort de Charles Bordes (1863-1909) fondateur de la « *Schola Cantorum* » de Paris – par plusieurs manifestations scientifiques et musicales regroupées sous le nom de « Journées Charles Bordes » – a donné aux tourangeaux une occasion inattendue de redécouvrir l'un des plus grands musiciens natifs de notre terroir, qui eut une carrière et une réputation de première importance dans le Paris de la fin du XIX^e siècle et de la première décennie du XX^e. Cet « inconnu » fut si illustre entre 1890 et 1909 qu'il est difficile de comprendre les raisons qui le firent ensuite tomber dans l'oubli...

Cette réhabilitation de Charles Bordes nous paraît d'autant plus essentielle aujourd'hui, qu'il a – par son caractère visionnaire – contribué à préfigurer bien des aspects de notre vie musicale moderne.

SUMMARY

The centenary of the death of Charles Bordes (1863-1909), founder of the Paris *Schola Cantorum*, was celebrated in Vouvray and Tours from 22 september to 8 november 2009 with a programme of lectures, seminars and concerts under the name "Journées Charles Bordes". The celebration gave to local people an unexpected opportunity to rediscover one of the finest musicians than their region has ever produced, and who had a first-rate career and reputation in Paris in the late 19th and early 20th century. Now virtually unknown, he was such a leading light of the musical scene in France between 1890 and 1909 that it may be difficult to understand why he has been so completely forgotten.

We consider this rehabilitation of Charles Bordes to be essential because his visionary projects already contain the seeds of many elements of our modern musical life.

* Membre des amis de l'Académie, médecin rhumatologue et chef de chœurs.

UN PORTRAIT DE CHARLES BORDES

Bien des personnages célèbres dans le Paris de la fin du XIX^e siècle eurent l'occasion de croiser Charles Bordes, et dans certains cas – s'il s'agissait de musiciens, de peintres ou de poètes – de travailler avec lui ou d'assister aux nombreuses manifestations ayant pour origine son infatigable créativité et son infini désir de faire partager sa passion du beau.

Nul mieux que le poète et romancier François-Paul Alibert ne l'a caractérisé avec plus de délicatesse, dans un minuscule et touchant ouvrage intitulé *Charles Bordes à Maguelonne*, paru en 1926, dix-sept ans après la mort du musicien. Il nous sera sans doute pardonné d'avoir emprunté à cet auteur ce qui nous a semblé la description la plus parfaite de ce personnage hors du commun, portrait qui recoupe et précise toutes les informations que nous pûmes lire par ailleurs au fil de nos recherches :

« ... Quand je le rencontrai, il me sembla que je comptais depuis longtemps déjà au nombre de ses familiers tant il mit de bonne grâce et de sympathie souriante à m'accueillir... On respirait, à l'approcher, une fleur délicieuse de gentillesse et d'urbanité... »

... Il était naturellement formé des qualités les plus rares, et qui tiraient tout leur prix du fait qu'il ne s'en doutait point. On a tout épuisé à sa louange, et surtout, avec infiniment de justesse, qu'il fut une sorte de franciscain laïque, ivre de musique et de beauté, égaré dans un siècle ingrat... Savait-il seulement qu'il était pauvre, lui à qui des fortunes avaient pourtant coulé dans les mains?... Il n'était riche que de sa seule joie...

... Il ignorait, je n'en doute point, la modestie, cette forme honteuse de l'orgueil. Mais il était incapable de se renfermer en lui-même et dans ses seules œuvres, et se détachait de l'un et des autres avec un incroyable et parfait désintéressement.

... Il était tout musique, et non point de parti-pris, mais comme on respire. Il aimait la musique d'une manière presque, pourrait-on dire, physique... Rien d'ailleurs n'existait en lui qui ne fût concret.

... Dès qu'on avait franchi le seuil du petit mas qu'il habitait au plus extrême de Montpellier, on était attiré et comme enveloppé dans un calme embrassement. Tout vous y faisait accueil... Nul confort matériel sans doute mais un bien-être moral où l'âme jouissait d'un délicieux repos. Et partout

un charmant désordre ; une profusion de livres, de partitions, de photographies, de tableaux qui flattait la vue et l'esprit. Il avait fait sa demeure à son image, et jusqu'au jardin, où tout croissait au hasard et que les bêtes les plus innocentes de la création remplissaient d'un peuple familier... Il lisait des projets de drame et de ballet, racontait des paysages et des voyages. Son imagination débordait. D'un mot, d'un trait, d'une touche légère, il allait au fond des choses les plus cachées. Et tout à coup, quand l'enthousiasme de la beauté l'animait, ses yeux avaient quelque chose de fixe, de presque hagard, et son front d'inspiré, qui faisait éclater toute son âme à son visage...»

Au delà du charme que dégageait ce bien singulier personnage, c'est aussi toute la vulnérabilité à laquelle il pouvait s'exposer « dans ce siècle ingrat » que dépeint ici François-Paul Alibert, ainsi que nous le verrons plus loin !

QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

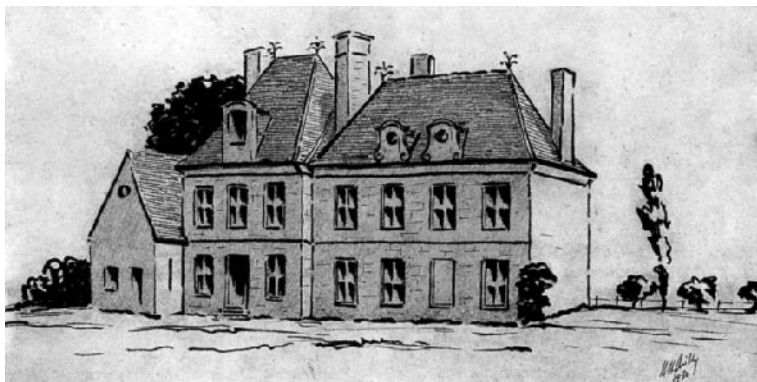
Charles Bordes en sa Touraine

C'est à Vouvray, à la Bellangerie, propriété de ses grands-parents maternels puis de sa mère, qu'il naquit le 12 mai 1863, en plein vignoble tourangeau.

Sa famille maternelle venait de l'Est de la France

Son grand-père maternel, Lambert Bonjean était né en 1796 à Verbier en Belgique, et avait fait sa fortune à Sedan comme manufacturier en étoffes (les « nouveautés Bonjean » eurent un grand succès jusqu'à Paris). On peut facilement voir là l'origine des extraordinaires qualités d'« entrepreneur » que manifesterà, le moment venu, son petit-fils Charles Bordes.

Lambert Bonjean et Charlotte Maillefer, son épouse, originaire de Novion dans les Ardennes, n'eurent qu'une fille unique : Marie, Thérèse, Christine Bonjean, mère de Charles Bordes, née en 1823, qui deviendra une musicienne assez célèbre comme compositeur de Romances, alors fort prisées dans les salons du Second Empire... Elle publiera d'ailleurs ces mélodies sous le pseudonyme de « Marie de Vouvray » !



Le château de la Bellangerie sur la commune de Vouvray, ancien fief relevant de la baronnie de Rochecorbon.

C'est en 1843 que la famille Bonjean s'installe en Touraine, à la suite de l'achat de « La Bellangerie », vaste propriété faite de bois, de terres, et de vignes, située aux confins de Vouvray et de Rochecorbon, où avait été construit un superbe manoir au XVII^e, demeure dans laquelle avait séjourné jadis Beaumarchais...

Sa famille paternelle, quant à elle, est originaire du Sud-Ouest

On en ignore à peu près tout, si ce n'est qu' Antoine-Jean-Marie-Frédéric Bordes, père du musicien, né en 1811 à Revel en Haute-Garonne, fit une carrière militaire comme lieutenant d'infanterie légère en Afrique, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Pour occuper sa retraite, cet ancien militaire se voit confier le poste d'Inspecteur du Travail des Enfants dans les manufactures de l'arrondissement de Tours. Il devient alors maire de Vouvray en 1846 et le restera jusqu'en 1870.

C'est en 1842, à l'âge de 31 ans, qu'il avait épousé Marie Bonjean, alors âgée de dix-neuf ans, qu'il avait connue grâce à son frère Eugène Bordes, ancien disciple et employé de Lambert Bonjean du temps de la manufacture de drap... Le père de Charles Bordes devient ainsi propriétaire par son mariage de « La Bellangerie », où naîtront trois garçons dont Charles est le dernier :

- l'aîné est Marie Jean Lambert Bordes-Bonjean, né le 1^{er} juillet 1857, le seul qui fera souche en Touraine ;

- Jean Marie Frédéric Lucien Bordes-Bonjean, le cadet, né le 25 mars 1859, deviendra un remarquable violoncelliste professionnel, qui s'illustrera en compagnie de son dernier frère Charles, notre musicien, dans le Paris des années 1880, puis au Théâtre des Arts de Rouen ;
- Anne Marie Charles Bordes-Bonjean, enfin, naît le 12 mai 1863 : son père a alors 53 ans et sa mère 40 ans : il reçoit toute son éducation générale au collège des Jésuites de Tours – ancêtre de l'école Saint-Grégoire – ce qui fait de lui un enfant calme, pieux, généreux et lui vaudra plus tard les doux sobriquets de « L'enfant de chœur », ou du « poverello » par référence à saint François, auquel il voue un véritable culte...

Charles Bordes est né profondément musicien par sa mère, et c'est elle qui fera toute son éducation musicale, avant qu'il ne parte apprendre à Paris auprès des plus grands... Mais l'on sait désormais combien son cadre de vie fut dès sa plus tendre enfance agreste et bucolique, contribuant sans doute à développer en lui une nature contemplative et sereine, en même temps qu'une grande sensibilité poétique... et religieuse, sa mère étant une femme extrêmement pieuse !

1875 : c'est la mort du père

Charles n'a que 12 ans ... Comme souvent, un malheur n'arrive jamais seul : La Bellangerie n'est plus rentable, car le phylloxéra s'est attaqué aux vignes dès 1876, et bientôt la famille n'a plus les moyens d'entretenir la propriété : la maison natale du petit Charles est vendue quatre ans plus tard en 1879 : il n'a que seize ans...

Charles Bordes à Paris

C'est donc à Paris, à partir de 1879, que Charles va poursuivre son éducation, chez les Dominicains d'Arcueil. L'école Albert-le-Grand, fondée par des Dominicains enseignants, est située non loin du XIII^e arrondissement, à deux kilomètres des fortifications, près du fort de Bicêtre, de la redoute des Hautes-Bruyères, et au pied du fort de Montrouge. De ce fort, la vue s'étend principalement vers le sud.

Cet établissement, appelé aussi “ maison des dominicains d’Arcueil ”, s’était trouvée située à la fin de la Guerre de 1870 dans un secteur très mouvementé : pendant le siège de Paris, elle avait servi d’ambulance, et conservé cette destination sous la commune. Le 15 avril 1871, les officiers du fort de Montrouge avaient pourtant voulu établir une batterie dans le parc de l’école, projet heureusement abandonné. C’est dire si la fin du Second Empire aura marqué l’endroit, et l’on comprend – connaissant l’attachement de la mère de Charles Bordes à ce régime – que le petit Charles en ait été marqué pour toujours...

L’importance de sa mère dans son éducation fut, on l’a dit, considérable tant sur le plan de sa foi chrétienne que sur celui de son sens de l’histoire ou encore de son talent musical : c’est avec elle encore qu’il effectue en 1881 un voyage en Allemagne qui le conduit à Karlsruhe, Coblenze et Cologne, villes d’où il écrit à ses amis des lettres enflammées et où il se familiarise avec la musique romantique allemande : il en demeurera très influencé, dans ses mélodies notamment.

1883 : c’est la mort de sa mère

Charles a alors 20 ans tout juste... La passion de la musique, que notre jeune homme éprouve de manière irrésistible, et qui se nourrit de toutes les découvertes qu’il peut faire lors des concerts dominicaux auxquels il assiste, cette passion de plus en plus dévorante ne peut assurer sa subsistance ! D’autant qu’il a voulu se former auprès des meilleurs, et qu’il est déjà l’élève de deux très grands Maîtres qu’il s’est lui-même choisis : l’un a nom Marmontel et enseigne le piano au Conservatoire de Paris, l’autre est le plus grand chef d’école en cette fin du XIX^e siècle à Paris : César Franck, qui est titulaire des orgues de Sainte-Clotilde, et compte, parmi ses disciples, les plus brillants compositeurs de la jeune génération : Vincent d’Indy, Henri Duparc, Albéric Magnard, Joseph-Guy Ropartz, entre autres... C’est le moment des choix, pour le jeune Bordes, et il lui faut bien se résoudre à prendre un emploi...

C’est la Caisse des Dépôts et Consignations qui l’engage, et c’est là qu’il va patiemment – parfois douloureusement – attendre son heure en assumant un emploi, sans doute modeste, de comptable, jusqu’à ce que ses mérites de musicien lui permettent d’être nommé Maître de chapelle à Nogent-sur-Marne, ce qui survient heureusement dès 1887 : Charles Bordes n’a que 24 ans.



Antoine-François Marmontel.



César Franck.

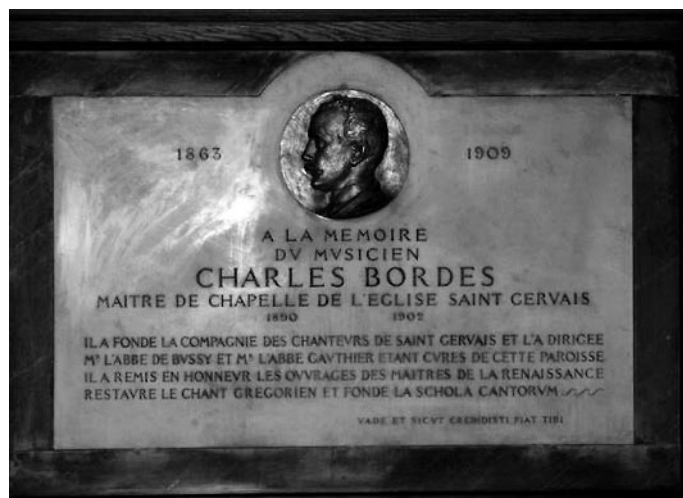
Au cours de ses études chez César Franck, il aura pu bénéficier de la part de ce maître d'une attention toute spéciale. Musicien instinctif, Charles Bordes se définissait lui-même comme moins « trapu » (sic !) que les grands de la « bande à Franck » tels Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Albéric Magnard ou Joseph-Guy Ropartz. On sait en tout cas que César Franck, avec un réel talent de pédagogue, sut épargner à son jeune élève une « scolastique » par trop rigoureuse, afin d'éviter que si peu que ce soit d'académisme ne vienne presque « gâter » des dons aussi naturels que ceux de son jeune et bouillant élève... Le grand Maître le classe au rang de ses trois meilleurs disciples : *« Je ne sais – assure-t-il – ce qu'il adviendra de ma propre œuvre, mais au moins, j'ai eu – parmi mes élèves – trois hommes de génie, avec Alexis de Castillon, Henri Duparc, et Charles Bordes... »*

La carrière d'un grand musicien

Les choses vont dès lors aller très vite et le jeune Charles Bordes, qui jouit déjà de l'estime de tous, en particulier de ses condisciples ou aînés de la « bande à Franck », va très rapidement intégrer de plain-pied le monde musical professionnel :

- dès 1885, il s'était enthousiasmé pour la chanson populaire française à la suite d'une conférence de Gaston Paris, donnée un dimanche dans le cadre du « Cercle Saint-Simon », sur les mélodies populaires françaises, avec audition de chansons en Français et en Basque ;

- en 1887 : il obtient son premier poste, encore modeste : il est nommé Maître de chapelle à Nogent-sur-Marne ;
- 21 janvier 1888 : première audition à la Société Nationale de Musique de sa « Suite Basque » pour flûte et quatuor à cordes ;
- 27 avril 1889 : première audition de la *Rhapsodie Basque* pour piano et orchestre, créée par sa belle-sœur (la femme de son frère Lucien le violoncelliste), Marie Bordes-Pène, au piano ;
- au cours de l'année 1889-1890, mission d'étude pour le ministère de l'Instruction publique, pour réaliser un collectage des chants populaires du Pays Basque : il se rendra dès lors chaque année à Tardets-Mauléon où il animera musicalement la vie de ce village et colligera plus de cent mélodies, préfigurant ainsi le travail ethno-musicologique de Bartok et Kodaly en Hongrie. Julien Tiersot dira de ce gigantesque travail qu'il lui aura « *fait pénétrer si à fond dans l'intimité du Pays Basque qu'il se fit à proprement parler, une âme basque, et devint une sorte de Basque d'adoption...* » ;
- et c'est enfin la consécration : il est nommé en mars 1890 Maître de chapelle et organiste de l'église Saint-Gervais de Paris, successeur lointain, à cette prestigieuse tribune, de la dynastie des Couperin... C'est de là que va pouvoir rayonner toute son action en faveur de la musique ancienne et des pratiques liturgiques.



Stèle à Charles Bordes située dans l'église Saint-Gervais.

À partir de cette date de 1890, la vie de Charles Bordes se confond totalement avec son action, car toute son énergie va dès lors se trouver consacrée à l'extraordinaire développement des projets pour lesquels il recueille les concours les plus prestigieux, sans jamais faire de sa propre personne ou de ses succès le moindre enjeu de ses multiples entreprises : on ne peut s'empêcher ici de citer Claude Debussy et son célèbre *Monsieur Croche, antidiletante*, où il dresse un portrait incroyablement précis et louangeur de Charles Bordes en action, portrait reprenant l'article déjà paru dans la revue *Gil Blas*, à l'occasion d'une représentation, le 2 février 1920, de *Castor et Pollux* à la *Schola Cantorum* :

«Monsieur Charles Bordes est presque universellement connu, cela pour les meilleures raisons du monde. Il est d'abord un musicien accompli dans toute la force du terme ; puis il a l'âme de ces ardents missionnaires de jadis dont le courage s'augmentait avec les difficultés. Assurément il est moins périlleux de catéchiser les foules au nom de Palestrina que les sauvages avec l'Évangile ; toutefois, on peut y rencontrer la même mauvaise volonté – le genre de supplice seul diffère : les uns ont le scalp, les autres le bâillement !

Charles Bordes, nommé maître de chapelle de Saint-Gervais de Paris, entreprit la série des “Semaines Saintes de Saint-Gervais”, dont le succès fut tellement considérable que le haut clergé s'en émut, trouvant, bien à tort, qu'il dispersait l'attention des fidèles (celui qui règne dans les cieux n'a pourtant jamais manifesté qu'il en fût choqué.)!

Ceci le décida à fonder l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais, société de musique chorale ancienne. De ce moment date son besoin incessant de propagande, car il n'y a pas de villes où cette société n'ait porté la bonne parole. Soyez sûr que si quelque jour Bordes la conduisait dans Sirius ou Aldebaran, il ne faudrait pas s'en étonner autrement.

Bordes fut aussi l'initiateur de cette “Schola Cantorum” fondée d'abord pour la restauration de la musique d'église, mais dont le programme s'est élargi depuis jusqu'à être devenue une École supérieure de musique – cauchemar de notre national Conservatoire. Vincent d'Indy y professe la composition avec un esprit que certains trouvent entaché de dogmatisme ; personne n'en méconnaît d'ailleurs la hauteur de vue et le désintéressement.

Depuis quelques années, cette école, avec l'élément de ses élèves augmenté de quelques rares artistes, nous a restitué toute la beauté de l'ancienne

musique ; sans parler de ce qu'elle a fait connaître de l'œuvre des jeunes musiciens inconnus. Quand tant d'autres s'attardent à des reprises que rien n'excuse, ou s'obstinent à piétiner lamentablement sur place, on peut honorer hautement ce petit coin de Paris où l'amour seul de la musique commande...»

Impressionnant bilan, en effet, que le sien, expliquant sans doute pour une bonne part la survenue en décembre 1903, alors qu'il est en voyage à Strasbourg avec ses chanteurs, d'une brutale attaque d'hémiplégie, qui le foudroie en pleine force de l'âge, âgé tout juste de quarante ans !

Il ne lui reste que six années à vivre et pourtant sa paralysie ne diminue pas sa « boulimie créative ».

La dernière partie de sa vie se déroulera à Montpellier où il s'est retiré en 1905 pour y créer sa troisième *Schola*, et d'où il animera encore un congrès du Chant populaire en juin 1906, un « Syndicat d'Initiative Artistique et Régionaliste des Pays de langue d'Oc », qu'il crée en 1907, la restitution intégrale de *Castor et Pollux* qu'il dirige à trois reprises en janvier 1908 au théâtre de Montpellier, avant d'y faire donner l'intégrale des quatuors de L.V. Beethoven en avril 1909...

Il meurt le 8 novembre de la même année d'une embolie cérébrale, alors que – de retour de Nice où il avait aussi organisé un concert – il rendait visite à son ami le comte de Banières, à Toulon.

L'ŒUVRE DE CHARLES BORDES

Le Maître de chapelle de la prestigieuse église Saint-Gervais

Nommé en mars 1890, Charles Bordes rassemble déjà en juin 1890, un groupe de chanteurs minutieusement choisis pour donner la *Messe à trois voix* de César Franck, son maître vénéré, auquel il offre une de ses dernières grandes joies (le Maître mourra seulement quelques mois plus tard), en lui offrant de prêter son concours à l'orgue d'accompagnement... Puis c'est à une œuvre jamais entendue à Paris, la *Messe posthume* de Robert Schumann, qu'est consacrée l'audition suivante, le 8 février 1891.

Le 26 mars 1891 s'ébauche déjà le projet des *Semaines Saintes* avec la fameuse audition du *Stabat Mater* à double chœur de Palestrina et du *Miserere*

d'Allegrì. Les exécutions de musique sacrée à Saint-Gervais deviennent à la mode...

Il fait encore plus sensation dès 1892, lors d'une *Semaine Sainte* complète qui fit date. Il constitue alors son chœur en association, l'appellant simplement «Les Chanteurs de Saint-Gervais», tout en veillant soigneusement à le rendre indépendant de la paroisse elle-même... C'est avec cette phalange, en accompagnant les offices, puis en donnant des «conférences-auditions» de musiques italiennes et françaises, qu'il fait découvrir à la France entière les polyphonistes de la Renaissance : Palestrina, Gesualdo, Vittoria, Lassus, Janequin, Josquin des Prés, puis les grands du Baroque européen, Monteverdi, Schütz, Purcell, Rameau, Couperin, Bach... Il restitue aussi et fait entendre le plain-chant dans toute sa splendeur, en collaborant avec les moines de Solesmes, et donne enfin à entendre dans leur pureté et dans leur rigueur musicologique des musiques longtemps chargées d'ornementations superflues. Sa démarche, où déjà la modernité pouvait se trouver du côté de la musique ancienne, représente un tournant décisif dans un paysage musical confronté à l'approche du XX^e siècle et à ses débats esthétiques.

Seulement deux ans plus tard, en 1894, entouré de Vincent d'Indy et d'Alexandre Guilmant, le professeur d'orgue du Conservatoire de Paris, il crée la bientôt prestigieuse *Schola Cantorum*. À l'origine société de musique sacrée, elle devait devenir le bastion avancé d'un enseignement et d'une interprétation des musiques liturgiques et sacrées d'un extrême souci musicologique et d'une grande authenticité. Pédagogue de talent, il y enseigne lui-même le Grégorien (en relation étroite avec les travaux des Bénédictins de l'abbaye de Solesmes), mais aussi les musiques polyphoniques de la Renaissance et du Baroque, et l'art de la composition. Il fondera également une *Schola Cantorum* à Avignon en 1899, une autre à Montpellier en 1905.

Si le nom de Charles Bordes est lié d'emblée à l'histoire de la musique sacrée, la diversité de son parcours force l'admiration et doit être soulignée. Charles Bordes était l'ennemi juré des cloisonnements et fut l'un des premiers à ne pas hiérarchiser les genres musicaux. Apôtre résolu du chant sous toutes ses formes, sacré, profane, populaire, il fut également un chercheur opiniâtre, devançant là aussi une époque où l'on s'occupait encore bien peu de recherche. Ses travaux d'ethno-musicologue sur les musiques populaires basques et sur la chanson populaire française, font toujours autorité.

Compositeur, Charles Bordes a laissé, nous y reviendrons, de nombreuses œuvres, symphoniques, pianistiques et de musique de chambre. Mélodiste subtil, il a mis en musique de nombreux poèmes, notamment de Verlaine.

Toujours aventureux, il s'improvise un temps entrepreneur de spectacles et accueille 65 000 spectateurs dans une église de carton-pâte édifiée pour l'Exposition Universelle de 1900, l'année même où il inaugure les nouveaux locaux de la *Schola* situés rue Saint-Jacques (où elle se trouve encore aujourd'hui) par un retentissant colloque de cinq jours sur la musique sacrée.

L'unanimité se fait sur les qualités de Charles Bordes

Même si son influence musicale en gêne plus d'un, chacun reconnaît sa loyauté, son désintéressement, sa puissance de communication et de persuasion. C'est un véritable « passeur », qui apparaît à un moment où la vie musicale, entre 1890 et 1900, se transforme radicalement : l'ancien devient en effet élément de la modernité. C'est le moment où devient nécessaire au créateur « contemporain », la connaissance de la musique ancienne.

Cette dernière était jusque là plutôt confinée dans un « musée des antiquités », y compris de la part des écoles du début du XIX^e siècle, telles l'école Choron, l'école du prince de la Moskowa, ou encore l'école Niedermeyer. Bordes substitue à toutes ces tentatives une écoute toute nouvelle, en quelque sorte « en situation », et cette pratique savoureuse et savante de la musique ancienne va renouveler la sensibilité des compositeurs. Debussy – entre autres – est totalement convaincu par la démarche de Bordes ; ne dira-t-il pas que sans les offices de Saint-Gervais, il n'aurait jamais pu écrire *Le Martyre de Saint Sébastien* !

Saltimbanque mystique mais aussi véritable stratège de la diffusion

À peine le projet de la *Schola Cantorum* sorti des limbes en 1894, Charles Bordes crée immédiatement une revue, la *Tribune de Saint-Gervais*, dans laquelle il rassemble vite les plumes les plus distinguées de la

musicographie d'alors, au premier rang desquelles Bourgault-Ducoudray, Michel Brenet (alias Marie Bobilier), Julien Tiersot, André Pirrot, etc.

Peu après la création de la *Schola*, toujours en 1894, il la dote d'un « bureau d'édition », qui a pour mission d'éditer et de vendre les partitions les plus diverses. Ainsi paraissent successivement :

- une *anthologie des Maîtres religieux primitifs*, entreprise dès 1893, qui rassemblera 25 messes et 125 motets des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles ;
- *Le Chansonnier du XVI^e siècle*, « édition populaire à l'usage des sociétés chorales et des amateurs en notation moderne, avec clés usuelles, nuances et indications d'exécution par Charles Bordes » à cinq centimes la page...
- les quatorze livres des *Concerts Spirituels*, parus entre 1901 et 1907, publiés en collaboration avec Michel Brenet, qui firent connaître avec de remarquables réalisations de la basse chiffrée, annotations et indications d'exécution, notices historiques et critiques, dues à André Pirro, Alexandre Guilmant ou Charles Bordes lui-même, tout le répertoire oublié des Carissimi, Monteverdi, Schütz, Charpentier, Du Mont, Clérambault, ou J.S. Bach...
- la musique ancienne n'est pas la seule à être remise au « goût du jour » car Bordes publie aussi :
 - un *Répertoire moderne de musique vocale et d'orgue*, où il fait connaître dès 1897 d'Indy, Ropartz, Guilmant, de la Tombelle, Paul Vidal, etc. ;
 - les *Archives des Maîtres de l'Orgue*, sous la direction de Guilmant, consacrées aux compositeurs français ;
 - à partir de juillet 1906, les recueils des *Chansons de France* qui paraissent régulièrement, sous l'égide d'une autre émanation de la *Schola* voulue par Bordes, la « Société des Chansons de France » !
- inouïe encore, la création de *L'Édition Mutuelle*, en mars 1902, sur le modèle du *Mercur de France*, permettant aux jeunes compositeurs de talent, écartés du monde – déjà à cette époque très fermé – de l'Édition, de faire publier leurs œuvres, tout en en restant propriétaires, grâce à un système de souscriptions...

Au total, pour lui, les partitions même les plus savantes sont surtout destinées à l'usage, et son souhait est que l'exécution en soit la plus répandue possible. Il met donc toute son énergie au service d'une nouvelle pratique associative de la musique : la divulgation du répertoire par la publication

d'innombrables feuillets de musique édités très bon marché, mais aussi de nouvelles formes de concerts : historiques, commentés, soucieux de pouvoir faire écouter la musique autrement, l'amenant à ne faire écouter certaines musiques que dans leur vrai contexte spirituel. Il ose même s'aventurer sur des terrains difficiles comme celui de la mixité des chœurs y compris à l'église, par exemple...

Tout prouve que Charles Bordes fut un compositeur de grand talent : avant même d'avoir eu l'occasion de lire, puis plus tard d'entendre certaines de ses œuvres, il nous fut donné de prendre connaissance de commentaires très élogieux de ses contemporains sur son apprentissage auprès de César Franck.

Il fut sensible à l'art populaire. Sans doute cela lui venait-il – au moins en partie – d'une jeunesse tourangelles bucolique, pour ne pas dire « pastorale », mais aussi d'un tempérament résolument « facile », tourné vers la contemplation, vers une perception candide des rapports à la nature ou aux êtres qu'il apprenait à connaître et à respecter sans le moindre préjugé social. La mission qui lui fut confiée en 1889/1890 par le ministère de l'Instruction publique, un an à peine après son accession à son premier poste de musicien professionnel comme maître de chapelle à Nogent-sur-Marne, confirme ce goût du terroir qui fut toujours le sien...

Dans le catalogue des œuvres de Charles Bordes, l'art vocal y tient la plus grande place

Outre les cantiques, motets, faux-bourçons et autres pièces religieuses, que l'on qualifiera d'œuvres « d'utilité » liées à ses fonctions paroissiales de maître de chapelle, et qui ne sont pas – en dépit de la solidité de leur facture – ce que le fondateur de la *Schola* écrivit de plus intéressant, outre les chansons populaires basques qu'il publia – et même, pour certaines, orchestra – par dizaines, les mélodies tiennent une très grande place dans sa production, et révèlent chez lui une culture littéraire élaborée.

Les Trois Vagues, enfin, drame lyrique en trois actes resté inachevé malgré une très longue gestation, entre 1890 et 1906, est une œuvre qui nous prouverait, s'il en était besoin, combien la veine lyrique avait d'importance

pour le compositeur. Cette partition, dont seuls les deux premiers actes furent orchestrés, était considérée par Paul Dukas comme d'une qualité comparable à celle de la *Carmen* de Georges Bizet. Guy Ropartz, sollicité – après la mort de Charles Bordes – par Lucien Bordes, frère du compositeur et violoncelliste du théâtre des Arts de Rouen, en vue de l'achèvement de l'œuvre, refusera de s'y lancer, jugeant impossible d'atteindre à la perfection de l'écriture de cet ouvrage.

L'œuvre instrumentale de Charles Bordes, minoritaire dans son catalogue, est cependant loin d'être négligeable

C'est une œuvre de la précocité qui – dès le milieu des années 1880 – révèle chez le musicien tourangeau les qualités mélodiques et rythmiques acquises auprès des Basques, mais aussi le talent d'harmoniste et d'orchestrateur, fruit de ses études avec César Franck. On ne sait ni quand débuta réellement leur collaboration, ni si d'autres personnalités musicales influencèrent le «débutant» Charles Bordes. Ces œuvres de jeunesse lui permirent de prendre rang parmi les meilleurs représentants de la nouvelle École Française, et lui valurent le respect et l'amitié des personnages les plus influents, dont Alexandre Guilmant, professeur d'orgue du Conservatoire de Paris, qui deviendra avec Bordes et d'Indy l'un des trois co-fondateurs de la *Schola Cantorum*.

Retenons, parmi les plus significatives, les œuvres suivantes : la *Suite Basque* Opus 6, datant de 1887, d'une grande délicatesse, écrite pour flûte et quatuor à cordes ; les *Trois Danses Béarnaises* et la *Pastorale* pour orchestre, deux œuvres de 1888, publiées chez Choudens ; la *Rhapsodie Basque* Opus 9 pour piano et orchestre, écrite en 1889 : créée par le très célèbre virtuose Francis Planté (1839-1934), l'un des protégés de Liszt et de Rossini, qui la fit connaître *urbi* et *orbi*, profondément attaché qu'il était, lui le Pyrénéen, à la saveur régionale d'une œuvre qui lui rappelait tant son pays natal ; *Euskal Herria*, musique de fête pour accompagner une partie de paume au pays basque (Barcus, Lequito, Fuenterrabia) ; *Divertissement*, pour trompette et orchestre, édité en 1902.

Les œuvres pianistiques enfin méritent que l'on s'y arrête. En dehors de la *Rhapsodie Basque* pour piano et orchestre, déjà évoquée, il faut citer

surtout, datant de 1891 : *Le Caprice* à cinq temps et les *Quatre Fantaisies Rythmiques* Opus 16.

Laissons la parole à Louis Aguetant, dont le gendre, Jacques Lonchamp, chroniqueur musical du journal *Le Monde* pendant près de quarante ans, a rassemblé les conférences sur la musique de piano données au Conservatoire de Lyon :

« ... *Charles Bordes, ce Tourangeau qui s'était voué à recueillir les chants populaires de cette race si mystérieuse, s'était fait une âme basque ; or, la musique de ce pays a des caractères rythmiques spéciaux : le tempo zortzico notamment. C'est dans ce rythme curieux (3 + 2) qu'est écrit le Caprice à cinq temps, un peu trop développé, mais délicatement harmonisé. Les Fantaisies ramènent le tempo zortzico parmi d'autres combinaisons intéressantes, mais il faut considérer que toutes ces pages ne sont que des indications sur ce que Bordes aurait pu faire s'il avait exploité cette veine.* »

On retrouve bien là le sentiment d'inachèvement, de « gratuité » que donne Charles Bordes lorsqu'il s'agit de son œuvre personnelle, contrastant avec le professionnalisme ardent avec lequel il fit publier les *Maîtres anciens* ou interpréta avec ses « Chanteurs de Saint-Gervais » les œuvres de ses amis ou de son maître César Franck. Mais rendre justice à ce passeur charismatique aux allures d'« enfant de chœur », ou d'« apôtre » comme certains se plaisaient à le décrire, c'est aussi dire la spontanéité, le naturel d'un génie musical parfaitement adapté à son époque, et qui attirera sur lui l'attention des meilleurs, avant que son œuvre de prosélyte ne prenne le pas sur celle du très pudique musicien-poète...

Alors qu'il parcourt la France en défenseur inlassable de ses projets et de sa vision de la musique, il meurt subitement à Toulon le 8 novembre 1909. Sa disparition provoque dans le monde musical une énorme émotion, traduite lors d'une cérémonie solennelle à l'église Saint-Gervais à Paris par un bouleversant *Tombeau de Charles Bordes* improvisé sur l'orgue des Couperin par Alexandre Guilmant puis transcrit par lui-même. Sa dépouille fut plus tard transférée au cimetière de Vouvray, où elle se trouve toujours depuis le 19 janvier 1910. Depuis 1921, un monument sculpté par Médéric Bruneau, rapelle, sur le mur sud de l'église, le souvenir de notre Vouvrillon.



Le monument à Charles Bordes sur l'église de Vouvray.

PROPOS EN FORME DE CONCLUSION MILITANTE

Ce tour d'horizon permet d'entrevoir quelle extraordinaire activité fut déployée par Charles Bordes tant sur le plan musical que musicologique, tant dans le domaine éditorial que dans la production d'événements musicaux et de la sensibilisation des publics les plus divers...

Qu'il ait en à peine vingt ans – de 1890 à 1909 – modifié à ce point les données du paysage musical français, notamment dans le domaine vocal ; qu'il ait pu rassembler et rendre lisible à un large public le travail des musicographes ; su promouvoir la chanson populaire française en général et basque en particulier, donnant quasiment naissance à une discipline très nouvelle pour la France de l'époque, l'ethno-musicologie ; qu'il ait réussi à accueillir, dans des « concerts-lectures » avant la lettre, des dizaines de milliers d'auditeurs à travers la France entière, tout cela tient évidemment du prodige. Ce fut – « au péril de son œuvre, au péril de sa vie... » – comme l'a souligné Bernadette Lespinard.

La question est posée de savoir pourquoi un personnage aussi rayonnant a pu tomber dans un aussi surprenant oubli ?

Raisons liées au tempérament même de Charles Bordes, tout d'abord : son ambition ne réside que dans son projet et non pas dans un désir personnel de réussite : aucune perspective de carrière dans sa démarche ; aucun

enjeu de pouvoir ; par contre une capacité à rêver l'avenir et une imagination sans limites. Il ne souffrira même pas d'être dessaisi en 1903 de ses responsabilités sur la *Schola*, reconnaissant à Vincent d'Indy bien plus qu'à lui-même, les capacités de gestion permettant d'asseoir la pérennité de leur création commune...

Raisons sociologiques, certainement : la *Schola* dont rêve Charles Bordes ne peut reposer que sur le mécénat des grandes fortunes ou de quelques bourgeois éclairés, car il tient tellement à l'ouverture sociale des études musicales. Or la faible participation demandée aux élèves, mise en face de la lourdeur des financements nécessités par le fonctionnement (totalement privé) de l'école ne peut en aucun cas assurer le quotidien.

Raisons politiques, probablement aussi : c'est sur les bases de l'étude de la musique religieuse que se crée la *Schola*, même si la qualité et le désintéressement de son prestigieux corps enseignant la transforment vite en une école supérieure de musique bientôt rivale du Conservatoire de Paris, issu de la Révolution... Crime de lèse-majesté?... Nul doute que la séparation de l'Église et de l'État en 1905 ne manque pas de porter des coups très durs à la réputation de l'école. La reprise en mains de la *Schola* par Vincent d'Indy, après le départ de Bordes, a beau donner une meilleure solidité structurelle à l'édifice, le nouveau directeur représente pour le grand public une certaine société, comme en témoignent ses prises de position antisémites, par exemple à propos de « l'affaire Dreyfus ».

Raisons culturelles, enfin, car un véritable « tsunami » esthétique se prépare, avec l'arrivée à Paris des Ballets Russes de Diaghilev pour lesquels Stravinsky va composer une musique totalement révolutionnaire, menant, avec *Le Sacre du printemps*, au scandale que l'on sait... La musique des « Scholistes » se trouve – certes avec excès – bien vite réduite au rang des curiosités désuètes, d'autant que par ailleurs de jeunes loups comme Ravel, jugeant ces compositeurs bien trop puissants au sein de la Société Nationale de Musique, vont en « saper » le monopole en créant la Société des Musiciens Indépendants, dont le rayonnement va faire rapidement place à tous les tenants d'une esthétique non héritée du « Franckisme »...

Nous réservons à d'autres publications la description de ce que sera l'évolution de la *Schola Cantorum* après la disparition de son fondateur, et au cours du XX^e siècle ; mais il est indéniable que l'œuvre de Charles Bordes,

inscrite dans un contexte de transition, au tournant du siècle, entre deux guerres : celle de 1870 et celle de 1914/1918, reste profondément – organiquement, pourrait-on dire – liée à cette véritable parenthèse politique et sociale appelée si naturellement « la Belle Époque », et que Marcel Proust a su à la perfection immortaliser.

Il ne nous semble pas trop tard cependant pour tenter de re-qualifier l'importance des travaux fondamentaux entrepris par Bordes, dans tant de domaines aussi différents que le Grégorien et l'Opéra baroque – ou que la chanson du XVI^e siècle et la musique populaire Basque.